

CHAPITRE XXVII

SAINT AUGUSTIN.

On a dit de saint Augustin qu'il fut l'homme le plus honoré qui eût jamais existé. En effet, il se distingue de presque tous les saints par un signe particulier. Sans doute tous les saints sont des hommes; mais l'élément surnaturel dans lequel ils sont plongés les place si loin des hommes ordinaires, que ceux-ci, effrayés de la distance, considèrent ceux-là plutôt comme des astres que comme leurs semblables. Les hommes regardent les saints un peu comme on regarde un spectacle inouï fourni par des êtres d'une race à part, d'une nature différente, par des êtres merveilleux et lointains, que l'on contemple, mais que l'on ne connaît pas. Si fausse qu'elle soit, cette notion des saints s'explique, si l'on songe que leur vie nous est présentée sous un jour qui établit entre elle et la vie humaine un contraste effrayant. L'immense majorité des hommes se détourne à l'aspect d'un saint, et dit à cet étranger : Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ?

Saint Augustin fournit à cette règle générale une éclatante exception. Chacun de nous sent en

lui un frère, un ami. On le voudrait pour confident. On oserait lui avouer mille faiblesses secrètes et réelles dont on craindrait peut-être de parler à saint Jean-Baptiste, à saint Denys, à saint Jean de la Croix, et même à sainte Thérèse. Nous sommes si faibles que la force nous fait presque peur, et l'admiration que nous causent certains héros chrétiens nous inspire un retour sur nous-mêmes qui n'est pas dépourvu d'une certaine épouvante. Il est vrai que les saints eux-mêmes, les saints modernes, en lisant la vie des saints d'autrefois, se croient aussi très inférieurs. Mais leur façon de se sentir en arrière ne ressemble pas à la nôtre. Le sentiment de l'infériorité vient chez eux d'une humilité ardente et presque extatique qui les représente à eux-mêmes vides et misérables, tels qu'ils seraient sans la grâce. Ce sentiment vient de la chaleur même de leur âme. L'effroi des hommes ordinaires, en présence des saints, procède de la dureté et conduit à l'indifférence. Saint Augustin est peut-être celui qui les écarte le moins, parce qu'il est avec eux dans une relation sinon plus réelle, du moins beaucoup plus apparente. Saint Augustin peut dire, comme le poète latin : « Je suis homme; rien ne m'est étranger de ce qui touche l'homme. » On dirait même que la célèbre parole que je viens de traduire, quoique écrite avant lui, a été écrite exprès pour lui. Saint Augustin a connu l'humanité dans ce qu'elle a de plus terrestre. Les passions du cœur l'ont dévoré; les passions de l'in-

telligence l'ont égaré. Les passions inférieures l'ont possédé. Il a connu les misères, les faiblesses, les doutes, les tremblements.

L'homme est effroyablement facile à l'erreur. Il la reçoit par toutes les ouvertures par lesquelles il communique avec le monde extérieur. Il la respire par tous les pores ; cœur, esprit, corps, tout en lui est cruellement et épouvantablement corruptible. La corruption a, pour le dévorer, des ouvertures, des aptitudes, des commodités inexprimables. Saint Augustin savait ces choses, il les a connues, il les raconte. Non-seulement il les a connues avant sa conversion, mais leur souvenir est resté chez lui vivace, ardent, présent, brûlant, palpitant, sensible pour lui et pour les autres, jusqu'à son dernier soupir. Le saint montre en lui les cicatrices de l'homme, presque saignantes et menaçant de se rouvrir. Jamais il n'établit sa demeure dans un lieu inaccessible. Il reste dans l'horizon actuel des hommes. Il mange leur pain, il vit leur vie, il combat leur combat. Il ne les oublie pas, il ne se fait pas oublier d'eux. En lui l'homme et le saint sont à proximité l'un de l'autre ; ils se voient toujours, et se combattent souvent, quelquefois de très près. C'est à ce voisinage singulier et attrayant que saint Augustin doit une espèce de popularité. Ses spéculations métaphysiques elles-mêmes, les plus hautes et les plus audacieuses, se servent de procédés humains. Elles sont intellectuelles ; elles n'étonnent pas l'homme. Elles le surpassent souvent,

elles ne l'écrasent jamais. Elles restent dans son horizon visuel et dans la sphère active de son attraction. Ses *Confessions* ont ceci d'extraordinaire qu'elles peuvent être lues avec plaisir et profit par un pécheur, par un converti, par un chrétien, et par un homme indifférent. Le pécheur pensera à se convertir; le converti à perfectionner sa conversion; le chrétien à grandir; l'indifférent à s'examiner. Ce livre se souvient des faiblesses; mais ce souvenir n'a rien de malsain, rien de débilitant, parce que la force qui guérit préside au récit des infirmités. C'est la santé qui inspire dans saint Augustin le souvenir de la maladie. Ce souvenir ne nuit pas à la santé, parce qu'il est contemplé dans la lumière. Mais la faiblesse passée, sans être oubliée, donne à l'accent de la voix des intonations particulièrement touchantes. Le lecteur croit recevoir chez lui la visite de saint Augustin, et ceci le charme. Mais il éprouve en même temps un certain désir d'aller chez saint Augustin lui rendre sa visite, et ceci l'élève. Saint Augustin est venu le prendre par la main pour l'aider à marcher. Mais le lecteur éprouve le besoin de suivre son guide, parce que la main qui lui est tendue est saine, ardente, vivifiante et purifiante.

Nous sommes dans un siècle sceptique qui déteste la confession sacramentelle; mais nous sommes dans un siècle vantard et pleurard qui aime la confession bruyante, publique et vaniteuse. Depuis cent ans, que de gens ont écrit leurs mémoires! que de gens ont éprouvé le besoin de confier

leurs sentiments intimes au genre humain, qui n'éprouvait pas le besoin de les connaître ! Mais si ces confidences sont inutiles en elles-mêmes, elles servent à faire sentir, par la vertu du contraste, la force et la valeur de la confession vraie. Entre les confessions de saint Augustin et les confessions de Jean-Jacques Rousseau, il semble que la distance soit encore agrandie par la ressemblance du titre : l'abîme qui sépare les deux œuvres éclate par l'identité même du nom qu'elles portent. Le contraste réel des deux hommes est rendu plus sensible par l'analogie apparente de leurs procédés. Un publiciste éminent, M. Louis Moreau, qui a fait une admirable traduction des *Confessions de saint Augustin* (1) a fait aussi *Jean-Jacques Rousseau et le Siècle philosophique* (2). Le premier de ces deux ouvrages est presque aussi original que le second ; car traduire ainsi, c'est créer. Mais le premier, rapproché du second, contient un enseignement profond et opportun. Le premier et le second, à côté l'un de l'autre, nous montrent les deux modes de confession, la confession du saint et la confession de l'autre, la confession de celui qui se repent et la confession de celui qui se vante. Car tel est l'abîme où peut aller et où va la nature humaine. Il y a une façon de raconter ses fautes qui est plus odieuse que la faute elle-même. Il y a une façon de se complaire dans le crime passé qui est

1. Gaume frères.

2. Victor Palmé.

plus odieuse que le crime présent. Il y a une façon légère et gaillarde de contempler son crime qui ne mérite pas l'indulgence, à laquelle la faiblesse qui mène au crime peut porter le regard du spectateur et surtout l'âme du juge. La confession est un monde qui a deux pôles, marqués par saint Augustin et par Jean-Jacques Rousseau.

Un des caractères de la physionomie de saint Augustin, c'est de toucher à toutes choses, et à toutes choses en même temps. C'est par là qu'elle est si profondément et si complètement humaine. Car l'homme est la créature qui, située au milieu des choses, les touche, les embrasse et les concerne toutes. Il a besoin de tout. Les choses de l'esprit et celles de la matière peuvent toutes lui devenir ou des secours ou des pièges. Elles ont été successivement pièges et secours pour saint Augustin. La rhétorique et la philosophie lui ont apporté, comme les passions du cœur, leurs faveurs et leurs illusions. Son égarement s'est promené sur toutes les grandes routes, par tous les sentiers, par toutes les rues des grandes villes, par tous les petits chemins détournés. Son égarement a tracé d'avance l'itinéraire de son repentir, qui s'est promené à son tour dans toutes les routes, dans tous les sentiers, dans toutes les rues, dans tous les chemins. L'un et l'autre ont suivi l'un après l'autre toutes les sinuosités de tous les rivages.

Saint Augustin s'est occupé de tout. La grande et belle édition de ses œuvres que M. Guérin pu-

blie à Bar-le-Duc est un véritable service rendu aux choses humaines et aux choses divines. Grâce au concours actif des traducteurs les plus autorisés et les plus distingués, cette traduction est devenue un monument public. Devant cette énorme quantité d'ouvrages, de récits, de sermons, de discussions, d'oraisons, de commentaires, de controverses; devant toutes ces études innombrables où l'Écriture, le dogme, la morale et toutes les sciences passent sous nos yeux, le lecteur ne peut pas se faire la question que l'antiquité s'est faite devant l'Iliade et l'Odyssée. Le lecteur ne peut pas se demander pour saint Augustin, comme pour Homère : Est-ce le même homme qui a fait tout cela ? — L'identité de l'auteur est évidente. Sa signature invisible est évidente après chaque sermon, après chaque commentaire, après chaque prière, après chaque discussion. Partout on sent l'homme, et partout on sent le même homme. Le saint Augustin qui raconte son âme dans les *Confessions* est le même qui, dans les *Commentaires sur saint Jean*, raconte, s'il est permis de parler ainsi, la génération du Verbe éternel. Celui qui conte la misère et celui qui pense à la gloire, c'est le même saint Augustin. Celui qui sonde les abîmes de l'homme et celui qui explore les abîmes de Dieu, c'est le même saint Augustin. Celui qui regarde en haut et celui qui regarde en bas, c'est le même aigle. Et comme il nous connaît, il ne nous effraye pas. En haut comme en bas, il est notre frère et notre ami.

Un des caractères de l'homme, c'est la curiosité. Cette note humaine ne manque pas à la voix de saint Augustin. C'est le contraire de saint Joseph de Cupertino. La vie des saints nous montre les natures les plus différentes, les plus variées, les plus opposées même. Toutes ces fleurs et tous ces arbres se sont assimilés le même soleil avec les différences que comportaient leurs natures propres et leurs aptitudes intérieures. C'est un univers où la variété éclate dans l'unité et l'unité dans la variété. Saint Augustin est un homme essentiellement compliqué, et la curiosité de son intelligence a été convertie, mais non pas abolie, quand il est entré dans l'Eglise sainte. L'évêque d'Hippone est aussi chercheur et aussi ardent que l'étudiant d'autrefois. Seulement sa recherche et son ardeur ont changé de caractère et de direction. Elles ont changé de but. On pourrait même dire qu'elles ont changé d'origine. Car la charité les inspire aussi bien qu'elle les couronne. La charité est à leur point de départ comme à leur point d'arrivée. L'étudiant cherchait pour chercher. Le chrétien cherche pour mieux savoir, afin de mieux aimer. L'évêque cherche pour mieux aimer et pour mieux enseigner. La recherche d'Augustin s'est faite doctrine dans saint Augustin. L'ardeur d'Augustin s'est faite charité dans saint Augustin. Rien n'a péri. Tout s'est transformé. Il est facile de reconnaître les traces de l'ancien homme sous les traits du nouveau. Et

cependant c'est le nouvel homme qui vit et qui parle. Mais le vestige de ce qu'il fut apparaissait dans ce qu'il est. Cette ressemblance qui vit dans le contraste est peut-être une des causes de cette affection publique qui se détourne très souvent des saints, et qui suit saint Augustin dans toute sa carrière, sans jamais perdre l'homme de vue. Son action, comme sa pensée, fut continuellement mêlée aux luttes de son siècle.

Le christianisme était la vie même du peuple qu'il enseignait. Mais les secousses sociales faisaient trembler la terre sous les pieds du maître et sous les pieds des disciples. Tels discours de saint Augustin fut interrompu par l'arrivée des barbares. L'écroulement du monde romain retentissait par toute la terre. De toutes les montagnes tombaient des avalanches ; tous les abîmes se remplissaient de ruines et de débris. Le choc de ces ruines éveillait tous les échos. Les convulsions du monde qui mourait et celles du monde qui voulait naître se heurtaient et s'aggravaient et s'épouvantaient mutuellement. Tous ces ébranlements donnaient la fièvre aux travaux de l'esprit qui, dans leur subtilité même, avaient quelque chose de violent. La subtilité grecque et la force romaine se heurtaient réconciliées dans les domaines du christianisme, et se reconnaissaient comme d'anciennes ennemies devenues sœurs en Jésus-Christ.

Saint Augustin les a résumées jusqu'à un certain point, en même temps qu'il les dépasse et les couronne. Ce fut un homme-type. Et ce fut un Evêque.

